

VILLECRUELLE D'EZA BOTO : MONGO BETI, NEGRITUDE ET RESPONSABILITE.

Mercy Eghonghon Odudigbo,
Department of Languages
Faculty of Arts and Social Sciences
Nigerian Defence Academy, Kaduna
Email: mercyodu@yahoo.com
Phone: + 234 (0) 80 34 55 06 74

Abstract

The name of Alexandre Biyidi Awala, the famous Camerounian dissident writer and activist, better known by his pseudonym of Mongo Beti needs no further introduction in the annals of African literature of French expression. So much has been said and written about his very first novel titled *Ville Cruelle* (Cruel town), the only novel he used the pseudonym of Eza Boto. The most common narrative that critics prefer to launder about the work, is the fact that the novel took the decolonisation struggle head-on, at a time when more elderly intellectuals like Camara Laye preferred to either be diplomatic, or ignored the leprous subject of the evils of colonialism in Africa. The gap in knowledge about this novel, which has often been overlooked by scholars and critics alike, and which this paper seeks to close, is the fact of the collaboration between the African traditional /cultural system and the colonial machine to monetise and commercialise Africa's socio-cultural norms and values, thereby imposing the gerontocracy of the elders for the purpose of economic exploitation. Using the socio-historical approach, this paper explores how this gerontocracy worked as a tool of economic exploitation of African youths by exploitative elders in the name of the colonial system.

Key Words: Colonial system, evils of colonialism, economic exploitation, cultural monetisation and commercialisation, gerontocracy of the elders, African youths.

Introduction

La littérature de l'époque coloniale est une littérature marquée par la contestation, encore appelé roman de combat à cause des conflits qui existaient entre les colons et les colonisés. C'est dans cet arrière-plan que s'inscrit *Ville Cruelle* d'Eza Boto (1954), le premier roman de cet écrivain

et encore, le seul sous ce pseudonyme. Ce roman est intéressant, parce qu'il est la première mise en forme littéraire des réflexions de Mongo Beti sur la négritude. Cette communication vise à effectuer une lecture de *Ville cruelle* à la lumière des critiques adressées par Mongo Beti à l'encontre de ce qu'il appelle "l'ethnologisme" de la négritude.

L'œuvre de Mongo Beti reconnaît deux types d'oppression qui limitaient la société africaine à l'époque et par le dévoilement de leur collusion. Alors que la négritude stigmatisait de manière univoque l'oppression occidentale, qui prenait à l'époque le visage de la colonisation, l'auteur attire notre attention sur une autre forme d'oppression. Alexandre Biyidi Awala, célèbre écrivain camerounais écrit ce roman au moment où l'Afrique était encore sous le joug colonial. Par cette œuvre, l'auteur lance une critique virulente et amère contre les méfaits de la colonisation ainsi que ses abus.

***Ville Cruelle* : Résumé de l'Œuvre**

Dans le roman, il s'agit des mésaventures d'un jeune homme qui s'appelle Banda. C'est un jeune villageois qui rêvait de se marier tôt avant la mort de sa mère malade, mais le système colonial et tous ses méfaits lui barrent la voie. Orphelin de père, Banda est élevé par sa mère à Bamila. Voulant se marier pour satisfaire le vœu de sa mère, Banda se met en quête de l'argent pour la dot de sa fiancée. Ainsi, il décide d'aller vendre son cacao en ville afin d'en procurer de quoi il faut pour ses affaires, mais il est confronté par de terribles réalités de la ville coloniale, marquée par la cruauté, l'exploitation, le vol, la torture, le crime, etc. Enfin, son cacao est mis au feu parce qu'il a refusé de mouiller la barbe des agents de contrôle et les gardes régionaux (44 – 47).

Encore, on est présenté aussi M. T. un patron grec qui est aussi méchant que véreux, et qui exploite et soumet ses employés aux travaux forcés. Il engage les services des jeunes mécaniciens africains dans son atelier mais il ne payait pas leurs salaires pendant des mois. Suffoqués par cette cruauté, les jeunes mécaniciens noirs dirigés par Koume mènent une révolte contre le patron qui mort lors de cette confrontation. Koume et ses collègues mécaniciens noirs sont recherchés par la police coloniale pour leur part à la bastonnade, puis la tuerie de M. T. qui est aussi dérobé par les agresseurs. La tentative de Koume de s'enfuir dans la nuit rencontre un échec fatal car il se noie dans une rivière pendant qu'il traversait un pont à l'aide d'un tronc d'arbre.

On note aussi le phénomène de la ségrégation raciale dans le roman où la ville de Tanga est coupée en deux parties – Tanga nord pour les indigènes, et Tanga sud pour les européens, comme souligne l’auteur, il ya “deux Tangas...deux mondes...deux destins”! (20). Dans cette répartition spatiale, Tanga nord est la ville des cultivateurs, des marmitons et des cases, alors que dans Tanga sud qui est le siège des colons, on voit une ville bien planifiée, les rues goudronnées, l’eau courant, l’électricité, etc. La ville des blancs c’est aussi le centre commercial ainsi celui de la corruption, de la prostitution, des crimes multiformes et de l’insécurité générale, justifiant ainsi le titre de l’œuvre comme une ville cruelle. A Tanga sud, tout le monde cherche de l’argent, car l’église, l’administration coloniale et les commerçants travaillent ensemble pour exploiter les Africains sur leur propre sol.

La Négritude : Essai de Définition

Une simple définition de la négritude peut être rendue comme l’affirmation et acceptation de soi en tant que nègre. C’est une idéologie prônée par Aimé Césaire, Léon Damas, René Maran et Léopold Senghor, qui vise la défense de l’identité culturelle des noirs. Ce faisant, elle reprend les catégories du discours ethnologique européen qui faisait des sociétés africaines l’envers exact des sociétés occidentales. Cette dialectique prêche alors la valorisation de toutes traditions qui se composent de l’identité africaine. A contre-courant de cet ethnologisme, Mongo Beti s’est employé à relativiser la valeur des traditions africaines en les inscrivant dans une hiérarchie (de bonnes et de mauvaises). Il montre alors que certaines d’entre elles font le jeu du pouvoir colonial ou perpétuaient l’autorité parfois tyrannique des anciens au sein des communautés et exerçaient à ce titre une “oppression interne”. Dans les pages qui suivent, nous allons essayer d’analyser successivement la représentation de ces deux types d’oppression et les liens complexes qui les unissent dans *Ville Cruelle*.

Les Classes Sociales dans Ville Cruelle d’Eza Boto

La ville est, dans l’image de Mongo Beti, le lien par excellence de l’oppression occidentale. Ainsi, la géographie de Tanga ne nous laisse aucun doute d’une ville typiquement coloniale. Le “Tanga étrange” (17) exerce un pouvoir tyrannique sur le “Tanga indigène” (20). Pouvoir économique d’abord parce qu’il le vide chaque jour “de sa substance humaine” (21), qui vient y gagner de quoi survivre. Cette domination de la première sur cette dernière s’étend jusqu’à la campagne, puisque de

nombreux paysans viennent pour y installer ou, tel Banda, le héros de *Ville Cruelle*, pour y écouler leurs récoltes. Ce pouvoir économique aux mains des Grecs est lui-même soumis au pouvoir politique des Blancs, comme le révèle déjà la position des bâtiments administratifs qui sont “au sommet de la colline” (20). Cette hiérarchie se manifeste principalement dans l’institution du contrôle qui ajoute des intermédiaires entre les producteurs et les acheteurs et sert de prétexte à de nouvelles exactions dont Banda est la victime exemplaire à cause de son ignorance.

Donc, on peut dire que ces différentes instances du pouvoir sont parfois en conflit, mais la victime de ce conflit est assurément le noir. Le contrôle est exemple d’une ingérence du pouvoir politique dans les affaires économiques. Toutefois, ce sont en réalité des alliés naturels qui se réconcilient dès que leurs intérêts sont menacés : le commissaire et le patron de Koume qui ne paie pas ses ouvriers “sont aussi unis que l’ongle et le doigt” (101), et le Père Kolmann n’hésite pas à user de son influence pour inciter ses fidèles à la délation au profit des autorités politiques.

La Description des Exactions Coloniales dans *Ville Cruelle*

On peut trouver plusieurs exemples de fraudes et de la violence dans le roman qui prouvent que l’univers de Mongo Beti est hanté par la colonisation. Nous allons signaler néanmoins un cas typique. Dans *Ville cruelle*, les gardes régionaux de Tanga ne sont pas les blancs mais des indigènes du nord du pays. Lorsqu’il est conduit au commissariat pour avoir protesté la confiscation de son cacao, Banda est étonné : “pourquoi les recrutait-on toujours dans le nord?... c’est peut-être uniquement parce qu’ici ce n’était pas leur pays. Si on prenait les gars d’ici pour être gardes régionaux là-bas, peut-être bien qu’ils seraient insensibles” (50). Il s’agit là d’un phénomène décrit par Fanon sous le nom de la “répartition raciale de la culpabilité” : les Blancs opposent les troupes noires à des insurgés noirs afin de désamorcer leurs revendications. Cet exemple montre bien que les mécanismes de la colonisation sont plus retors qu’un simple face-à-face entre deux cultures manifestement opposées.

Dans *Ville Cruelle*, on trouve un exemple emblématique du discours dont les vieillards, à la manière des colons blancs, se servent pour renforcer leur autorité lorsque Banda se dispute avec Tonga, son vieil oncle paternel. A partir d’une critique convaincante des blancs, apte en l’occurrence à

séduire Banda qui vient d'être spolié, Tonga essaie de le soumettre à son autorité :

Ce que nous vous disons, nous les vieilles gens, c'est seulement ceci :
ne quittez pas la voie de vos pères pour suivre les Blancs; ces gens-
la
ne cherchent qu'à vous tromper. Un Blanc ça n'a jamais souhaité
que
gagner beaucoup d'argent.... Que vous apportent-ils? Rien. Que
vous
laissent-ils? Rien, pas même un peu d'argent. Rien que le mépris
pour les vôtres, pour ce qui vous ont donné le jour... (24)

Or, la tradition est justement l'enjeu du récit du *Ville Cruelle*: celle qui veut que les jeunes filles ne soient accordées à leurs prétendants qu'en échange de fortes sommes d'argent. Et c'est dans l'espoir de récupérer une telle dot que Banda se rend à la ville pour vendre son cacao, et c'est l'objectif qu'il poursuit tout au long du roman. L'intérêt que les vieillards trouvent dans le maintien de cette coutume est évident. Mais Eza Boto insiste sur leur malhonnêteté de s'y attacher comme à un héritage de leurs ancêtres alors qu'elle résulte de la monétarisation des échanges introduite par la colonisation. Certaines communautés, comme le cas de Bamila, village natal d'Odilia ont d'ailleurs, renoncé cette coutume, qui est une sorte d'oppression interne. Les jeunes Africains se trouvent ainsi placés face à une alternative radicale : choisir entre une civilisation vénale et la trompeuse ingénuité des traditions ancestrales dénaturées.

Il faut encore se pencher sur les liens qui unissent les deux types d'oppressions et qui font parfois des vieillards les alliés du pouvoir colonial. Une tradition telle que la dot sert bien sûr l'intérêt de l'économie coloniale puis qu'elle contraint les jeunes à entrer dans le système monétaire pour écouler leurs récoltes. Mais il y a plus grave à long terme, car les jeunes cultivateurs doivent pour cela se soumettre à la loi d'offre et de la demande, qui incite la monoculture et à l'abandon des cultures vivrières. Banda, en effet, travaille dans sa cacaoyère tout au long de l'année. Enfin, cette manipulation du système de la production permet aux Blancs de s'introduire dans les campagnes pour réglementer les cultures en fonction de leurs standards de qualité.

Bref, d'une part, la dépendance économique des communautés rurales africaines s'en trouve accrue. D'autre part, cela donne du poids au discours antiblancs tenu par les vieillards, dans la mesure où chaque nouvelle exaction renforce leur autorité. C'est pourquoi sous l'apparence du paradoxe, il est logique que les chefs traditionnels soient aux ordres des colons, comme le dit l'oncle de Banda. Cette communauté d'intérêt contre nature conduit Banda à assimiler les Blancs et les vieux:

Les Vieux et les Blancs, c'est toute la question ? Ah non! Ça ce n'est

pas vrai... Un Blanc veut gagner de l'argent un point c'est tout.

Mais

un vieillard, c'est beaucoup plus difficile...qu'est-ce qui vaut mieux?

Un Blanc de Tanga ou un vieillard de Bamila? (132 – 133)

Ainsi, on est face à face au dilemme de Banda: la tradition nous exige de consulter les vieux à tout propos, les écouter pendant des heures défiantes, cultiver ses champs sur demande, mais surtout parce que les intérêts des vieillards sont plus malaises à saisir pour lui, alors que le jeu des Blancs a l'avantage d'être clair. Très significative à cet égard, est la parente onomastique qui lie le représentant de l'autorité traditionnel des anciens (Tonga) et la ville coloniale où siège l'autorité coloniale des Blancs (Tanga) avec tous ses enjeux criminels contre les Noirs.

Le contact prolongé des Noirs avec la culture occidentale n'est pas sans ses conséquences : "oh! Ça m'aura servi tout de même d'avoir été à l'école : j'y aurai appris au moins, à ne pas me laisser tromper par des vieillards" (130). Banda n'a donc pas eu l'opportunité de s'intégrer au monde blanc, ou même pour participer à la modernisation de son pays, mais trop déjà pour retrouver sa place au sein de la communauté de Bamila. En effet, dès son retour de la ville, il s'est querelle avec tous les vieillards : "...tout le monde me déteste dans mon village, ce dont je suis heureux" (13). Rejeté donc des deux bords, Banda n'a jamais pleinement acculture et il ne peut s'insérer dans aucune des deux sociétés.

Nous touchons ici à une caractéristique essentielle du héros betien dans *Ville Cruelle* : l'isolement de Banda. La solitude est en effet au centre de la structure de *Ville Cruelle* puisque les événements racontés prennent lieu entre deux formes d'intégration sociales du héros. Dans le premier chapitre, on est introduit à Banda qui est en train de se rompre avec sa maîtresse de

plusieurs années, après quoi “il se ...sent horriblement seul soudain” (39). Dans l'épilogue au contraire, il est “rapidement adopté par la famille d'Odilia” (223) qu'il est sur le point d'épouser. Banda est simultanément soulage de sa solitude : “pour la première fois, il se sentit moins seul dans le monde” (220). Le récit lance le héros qui se trouve seul d'un milieu social à un autre en quête de repères, en quête de réhabilitation physique et émotionnelle. Il met en scène une quête d'intégration, c'est à dire la quête d'identité d'un personnage déchiré entre deux influences culturelles qui sont totalement opposées.

Ces remarques nous introduisent au côté plus intime de la situation de Banda, le héros malheureux d'Eza Boto. Elle peut être décrite dans les termes psychanalytiques du conflit œdipien. Un fils unique ayant très tôt perdu son père, Banda est doté de l'amour démesure et exclusif de sa mère qui régit sa vie. Pendant son enfance par exemple, il est logique de constater qu'il a eu de difficultés à s'intégrer parmi ses camarades d'école car “sa mère, jalousie, ne l'avait pas habitué à fréquenter des enfants de son âge” (12). Par conséquent, il semble ne s'y être fait aucun ami. Tout logiquement, c'est la raison pour laquelle pendant sa confrontation avec les agents du contrôle et avec la police coloniale, la victime n'a pas eu des amis pour l'aider : ce sont les amies de sa mère et quelques voisins qui ont couru à son secours (45 – 49). Parce qu'il est orphelin de père, Banda s'est toujours baigné dans un univers féminin. Toutes les valeurs positives attribuées à son village natal sont logiquement associées à des femmes. Par conséquent, Banda n'a jamais accepté l'autorité paternelle exercée par des vieillards qui sont représentés dans le roman par Tonga. Son père étant mort, il la considère illégitime. Ainsi crie-t-il à son oncle paternelle : “non, Tonga, mon père, mon vrai père est dans l'autre monde hélas! Tu as beau être son frère, ça ne suffit quand même pas que tu sois mon père, j'aime mieux te le dire...” (123). Banda rejette donc toute autorité fondée sur le compromis avec les Blancs et sur des traditions falsifiées au profit d'une autorité paternelle à ses yeux qui n'existe plus.

La prise de position de Mongo Beti par rapport à la Négritude

Cette interprétation permet en outre de préciser la position de Mongo Beti par rapport à la négritude dont il ne rejette pas tous les aspects. En effet, d'un côté, à travers la figure du père, il valorise la société traditionnelle d'avant l'arrivée des colons. On peut lire également la nostalgie dans certaines remarques sur la mentalité pervertie des gens de la ville :

Comme les gens de la forêt éloignée qui conservaient leur authenticité,

Les habitants de Tanga étaient veules, vains, trop gais, trop sensibles.

Mais en plus, il y avait quelque chose d'original en eux maintenant : un

Certain penchant pour le calcul mesquin, pour la nervosité, pour l'alcoolisme

Et tout ce qui excite le mépris de la vie humaine. (21)

Le point central d'Eza Boto dans ce roman initiatique est que l'aliénation coloniale, à bien des égards, aboutit chez le Nègre à la perte de son originalité, à la perte de lui-même. Contrairement à Camara Laye, qui s'est noyé irrémédiablement par le choc de la culture blanche, Mongo Beti refuse de fermer les yeux alors que sa toile brûle. Par conséquent, Banda ne rêve pas de ressusciter son père, mais de partir à Fort-Nègre, la capitale, sa ville idéale qui, dans ses rêves, conjugue l'image de modernité, luxe et fraternité.

Que faire alors la jeunesse africaine de cette ère coincée entre une société traditionnelle dégénérée, illégitime, et une colonisation exploitatrice ? Après la mort de son père, la fraternité semble s'imposer comme moyen de résistance au changement. Toutefois, la vision de Mongo Beti s'avère pessimiste face à l'avenir d'avant les indépendances. Dans le roman, la révolte fraternelle, mise de l'avant par Koume, est un échec navrant. D'abord, à cause de la naïveté, leur action aboutit à un vol, puis un meurtre même si accidentel. Ensuite, lorsque Banda offre son aide à Koume, la vanité et la méfiance l'emportent chez ce dernier, sur la sympathie. Cette attitude le conduit au trépas, lors de la périlleuse traversée du fleuve, quelques temps plus tard, Koume repousse l'aide de Banda et finit par se noyer. Le citadin qui ne sait pas nager ne peut rejoindre la communauté rurale traditionnelle.

Enfin, l'argent vole par Koume et ses collègues mécaniciens apprentis n'ira jamais à qui le mérite. Tandis que Banda médite longuement de quoi faire avec cet argent, il ne songe jamais à le leur restituer. Nous voyons un tableau sombre du manque de responsabilités chez les héros betiens : ignorance, naïveté, méfiance, vanité, égoïsme, aliénation et encore, la solidarité impossible ! L'échec de la fraternité est due d'abord, à l'échec de l'individu qui est incapable d'assumer ses responsabilités en dehors du

cadre de sa société traditionnelle dont il est expulsée par l'assimilation coloniale. Résultat : les héros d'Eza Boto/Mongo Beti finissent tous dans l'échec.

Conclusion

Ville cruelle présente des réalités sombres et tristes du peuple africain pendant l'époque coloniale. Avec cette œuvre, le romancier lance un appel et une critique acerbe sur la colonisation et toute ce qu'elle représente, surtout les abus et le contournement du système socioculturel africain. Beti condamne la soi-disant mission civilisatrice en Afrique qui, en effet, était une mission d'exploitation en pratique. A bien des égards, l'objectif de cette mission n'est que dérober l'homme noir de ses ressources humaines et naturelles sur le plan politique, économique, social et même religieux. L'idéologie de l'auteur est manifestement la protestation contre le complexe de supériorité manifesté par le colon et la discrimination raciale des blancs contre les noirs.

A la fin du roman, la réintégration sociale du héros dans son mariage imminent avec Odilia montre le double échec de Banda qui rêvait d'aller s'installer à Fort Negre, la grande ville sur la cote. Il va épouser Odilia non pas parcequ'il la mérite, mais seulement sur l'injonction de sa mère mourante. En outre, il ne doit qu'au hasard et à la chance d'être en possession d'une grande fortune. L'auteur réussit à peindre de son héros un homme qui ne peut prendre aucune décision par lui-même en tant que l'homme qui avait une tête pleine de rêves ! C'est un homme qui est incapable de prendre son destin en main.

Oeuvres Consultés

Arlette Chemain. "*Ville Cruelle* : Situation œdipienne, mère castratrice" dans *Présence francophone*, no 13, (Automne 1976).

Bassey Oben. "Voyage, fuite ou exil comme protestation dans l'œuvre romanesque de Mongo Beti". Thèse de doctorat ès lettres, Université de Calabar, Nigeria. Juin, 2008.

---. "The African mind and globalisation: Rethinking the causes of Africa's underdevelopment". *LWATI – A journal of contemporary research*, vol. 11, no 3, pp 20 – 27, 2014.

Bassey Oben and Veronica Ebi Odey. "Formes de la protestation dans les romans de Mongo Beti". *American International Journal of*

Research in Humanities, Arts and Social Sciences. Vol. 16, no 370,
2016. Pp.249 – 252.

Eloise, Brière. “Resistance a l’acculturation dans l’œuvre de Mongo Beti”
dans *Revue Canadienne des Etudes Africaines*. Vol. 15, no. 2, 1981.

Eza, Boto. *Ville Cruelle*. Paris : Présence Africaine, 1954.

Fanon, Frantz. *Peau Noire, Masques Blancs*. Paris: Editions de Seuil, 1952.

Gerald Moore. *Seven Writers*. London: Oxford University Press, 1962.

Ifeoma Onyemeleke. *The French Language and Literary Creativity in
Nigeria*. Zaria: la Belle Educational Publishers, 2004.

Sam Ade Ojo and Olusola Oke. *Themes in African Literature in French*.
Ibadan: Spectrum Books, 2000.

Thomas Melone. *Mongo Beti: L’homme et le Destin*. Paris: Presence
Africaine, 1971.